« Le nom de l'ennemi » : de la représentation des combattants étrangers (Hezbollah et Al-Qaïda) dans les discours de l'opposition syrienne (2011-2013)

Matthieu Cimino

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/7732>

DOI : 10.4000/cdlm.7732

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2014

Pagination : 115-128

ISBN : 978-2-914-561-70-9

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Matthieu Cimino, « « Le nom de l'ennemi » : de la représentation des combattants étrangers (Hezbollah et Al-Qaïda) dans les discours de l'opposition syrienne (2011-2013) », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 89 | 2014, mis en ligne le 01 juin 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/7732> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.7732>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

« Le nom de l'ennemi » : de la représentation des combattants étrangers (Hezbollah et Al-Qaïda) dans les discours de l'opposition syrienne (2011-2013)

Matthieu Cimino

Introduction : #Halech, Hezbollah au Liban et au Levant

- 1 En février 2014, le réseau social Twitter accueille un nouveau hashtag en arabe, #Halech¹. Acronyme désignant le « Hezbollah au Liban et au Levant », ce jeu de mot établit un parallèle entre la présence en Syrie du Hezbollah et celle du « Dâ'esh », l'État islamique en Irak et au Levant (EIIL), c'est-à-dire Al-Qaïda.
- 2 Par cette analogie, les auteurs entendent dénoncer les pratiques des djihadistes sunnites mais également celles d'un autre « visage du terrorisme »², celui des miliciens chiites (libanais, irakiens et iraniens) venus prêter main-forte au régime de Bachar el-Assad.
- 3 Depuis 2013, l'utilisation systématique de ces soldats étrangers en première ligne des combats s'est accompagnée de l'émergence, jusqu'à présent inédite en Syrie, d'un discours populaire résolument identitaire et violemment anti-chiite. Cet article, issu d'une communication présentée à l'occasion du colloque *Mediterranean Studies* à Sciences Po (campus de Menton), propose d'analyser les représentations par l'opposition syrienne³ de ces unités paramilitaires, à travers l'étude des discours sur ce « nouvel ennemi » ('udû) et sur la place qu'il occupe dans l'imaginaire collectif des Syriens luttant contre le régime. Pour cela, on s'appuiera sur un ensemble d'entretiens

semi-directifs⁴ menés aux frontières libano- et turco-syriennes, ainsi que sur la compilation systématique de matériaux issus des *Tansiqiyât*⁵.

“Sûriyah Al Muḥtalah”⁶ : un état des lieux des forces miliciennes chiites en territoire syrien

La symbolique de la bataille de Qoussayr (avril-juin 2013)

- 4 Le 25 mai 2013, dans un long discours⁷, Hassan Nasrallah⁸ reconnaît officiellement l'implication de la branche militaire du Hezbollah libanais dans le conflit syrien. Pour la première fois depuis le début de la révolution, un acteur politique régional évoque publiquement son soutien militaire direct au régime de Bachar el-Assad.
- 5 L'intervention du *leader* du parti chiite est diffusée au crépuscule de la bataille d'Al Qoussayr⁹ (mai-juin 2013), où plusieurs milliers de miliciens auraient été engagés dans la répression menée par le régime. L'effort de guerre du Hezbollah, décisif, aurait permis au gouvernement syrien de reprendre la ville aux combattants de l'opposition¹⁰.
- 6 En l'occurrence, dans les derniers jours de la bataille, les combats auraient été entièrement menés et coordonnés par le Hezbollah. Autonome, le parti chiite se serait progressivement substitué à l'armée syrienne :

L'entrée [du Hezbollah à Qoussayr] s'est faite de manière progressive, et non d'un coup. Dans le dernier mois, 85 % des combattants étaient du Hezbollah, et 15 % de l'armée syrienne. Puis, dans les dix derniers jours de la bataille, 100 % des combattants venaient du Hezbollah, nous n'avons pas vu un seul soldat syrien¹¹.
- 7 En quelques semaines, 3 000 hommes du Hezbollah auraient ainsi été déployés pour répondre aux difficultés du régime à tenir le terrain face aux insurgés syriens et à contenir le flux quotidien des défections au sein de l'armée.
- 8 Dès lors, confronté à un besoin opérationnel important et à la nécessité de remporter une victoire majeure et symbolique, le régime syrien¹² aurait pris la décision de faire massivement appel au parti chiite. Projetés en masse à Qoussayr, les combattants du Hezbollah auraient ainsi renversé le rapport de forces, initialement favorable à l'opposition syrienne, avant d'expulser cette dernière ainsi que des centaines d'habitants du bourg désormais occupé.
- 9 À ce titre, la prise de Qoussayr marque une véritable rupture dans le conflit syrien, comme l'évoque un porte-parole de l'ASL :

Ce qui est inacceptable, c'est l'ingérence [*tadâkhul*] du Hezbollah, qui a pris le contrôle [*sayṭarah*] de Qoussayr. [...] Ce sont les soldats du Hezbollah qui fouillaient les maisons, ils manipulaient l'artillerie, les armes lourdes et même les chars. [...] Et donc, à la fin, les habitants du village ont été expulsés par les milices chiites, voilà pourquoi ils détestent le Hezbollah. Ils n'ont pas juste aidé aux combats, ils ont expulsé les habitants de la ville.
- 10 Ainsi, la perte de la ville est doublement symbolique : en premier lieu, l'attaque éclair du Hezbollah et les bombardements successifs ont permis au régime de reprendre l'intégralité du territoire aux combattants de l'opposition. Tenu depuis le printemps 2012, le verrou de Qoussayr est tombé en à peine trois semaines, devenant l'une des premières grandes défaites de l'opposition. Or, celle-ci ne se serait produite sans l'intervention décisive des combattants du parti chiite.

- 11 Puis, pour la première fois depuis le début de la révolution, des civils ont assisté à l'occupation de leur ville par des miliciens étrangers, renforçant ainsi le sentiment d'« injustice » (*zulm*) du conflit. Ce dernier s'est bien évidemment propagé grâce aux réseaux sociaux et à l'inflation de vidéos montrant l'exil des habitants de Qoussayr ou glorifiant l'action du parti chiite. Par exemple, sur cet extrait¹³ accompagné d'un chant militaire, plusieurs miliciens déploient un drapeau noir aux couleurs de l'imam Hussein¹⁴ puis l'accrochent au sommet d'une mosquée de la ville, marquant leur acte victorieux dans les espaces de l'urbain et du sacré.
- 12 Dès lors, c'est moins la perte de Qoussayr que l'occupation de cette dernière par un groupe étranger, le Hezbollah, qui est soulignée.

Les « forces d'occupation » : une prosopographie indicative des forces étrangères combattantes en Syrie

- 13 Établir une cartographie précise des unités allochtones supplétives du régime est un exercice complexe. En guise de remarque introductive, on se contentera de rappeler que depuis la bataille d'Al Qoussayr (printemps 2013), « l'armée assadienne » (*Al Jaysh Al 'assâdî*) semble s'appuyer sur l'utilisation systématique de forces militaires, paramilitaires ou miliciennes étrangères comme vecteur de répression révolutionnaire.
- 14 Or, ces combattants apparaissent de moins en moins comme des supplétifs, mais plutôt comme de véritables micro-armées de substitution. En effet, la décision d'exporter ces troupes répond avant tout à la nécessité de pallier les insuffisances stratégiques et tactiques des forces armées syriennes : mal formées, mal équipées, ces dernières semblent par ailleurs s'être totalement délitées au cours de ces trois dernières années. À l'exception de la tristement célèbre 4^e Brigade et de la Garde républicaine (GR) qui seraient restées fidèles au régime et demeureraient opérationnelles, le reste de l'armée aurait été dévasté par les défections (jusqu'à 80 % dans certaines unités), les tués et les blessés. Par ailleurs, les forces armées sont caractérisées par une inexpérience chronique et un entretien opérationnel quasi nul : depuis 1982 (guerre du Liban), les soldats syriens n'ont pas tiré un seul coup de feu.
- 15 Dès lors, l'intervention massive de miliciens étrangers aurait été décidée afin de répondre à la désintégration de l'armée syrienne, chacune des forces concernées ayant par ailleurs des motivations propres :
- 16 - *Le Hezbollah libanais* : environ 2 000 miliciens seraient actuellement en Syrie (avec des pics à 3 000 ou éventuellement 4 000 en fonction des impératifs opérationnels), mettant en œuvre un savoir-faire contre-insurrectionnel patiemment acquis aux cours de ces dernières décennies, notamment contre Israël. Le Hezbollah serait en pointe des combats, se substituant parfois verticalement et horizontalement à l'armée syrienne, comme ce fut le cas à Qoussayr et désormais à Alep.
- 17 Officiellement, le parti fournit de l'aide matérielle et logistique aux Libanais frontaliers, aide les réfugiés syriens, veille sur les sites sacrés (le mausolée de Sett Zaynab, dans le rîf de Damas, notamment) et assure la protection des minorités religieuses, considérées par le parti comme menacées¹⁵. Néanmoins, l'implication massive du parti chiite semble clairement répondre à la nécessité de préserver le régime de Bachar el-Assad, allié historique.

- 18 - *Les Gardiens de la révolution iranienne* : concernant les Pasdarans, le matériel disponible sur ces derniers est extrêmement réduit. Jusqu'à présent, seule la chaîne britannique BBC réussit, à l'été 2013, à se procurer une vidéo montrant un groupe de combattants de la force Al Qods¹⁶ sur le terrain¹⁷. Contrastant avec l'image d'un Hezbollah déployé en masse, on y découvre quelques éléments atomisés des forces spéciales iraniennes, oscillant de ville en ville au gré des ordres reçus et des besoins en formations ou en conseils à destination des forces du régime (corps d'élite de l'armée syrienne, miliciens *hezbollahis* ou yéménites). Occasionnellement, ces militaires iraniens gyrovagues engagent le combat contre l'opposition.
- 19 En tout, plusieurs centaines de conseillers militaires iraniens auraient été déployées sur le territoire syrien, à proximité des sites stratégiques sensibles mais également des localités à forte concentration chiite (par exemple, Lattaquié).
- 20 - *Les forces irakiennes* : l'Irak est représenté par les brigades Abou Al Fadl Al Abbas ou encore par l'armée du Mahdi. Il est très difficile de quantifier avec précision leur effectif milicien, mais il semble que plusieurs milliers de combattants aient franchi la frontière irako-syrienne au cours des derniers mois. Les brigades (*Katâ'ib*) veilleraient à la défense des lieux saints de l'Islam chiite, et notamment au mausolée de Sett Zaynab (aux côtés du Hezbollah), aux mosquées des Omeyyades et d'Alep, au Krak des Chevaliers ou encore à Bosra Sham, fief d'une communauté chiite de taille moyenne.
- 21 En tout, entre 8 000 et 10 000 combattants étrangers se battraient en Syrie au nom du régime. Majoritairement irakiens et libanais, ces soldats confirmés, entraînés et lourdement équipés effectueraient des rotations (*back-to-back*), portant la réserve opérationnelle au nombre de 30 000, soit environ deux fois plus que les combattants étrangers (djihadistes) de l'opposition¹⁸. Par ailleurs, on peut également souligner la présence de quelques éléments yéménites (*houthis*), afghans et pakistanais.

« Le nom du diable » : la menace chiite au prisme du narratif syrien

Le « parti rafidite » : un regard sur les représentations du Hezbollah par les communautés syriennes en exil

- 22 Représenter son ennemi (*'udû*), c'est d'abord le nommer. Parmi les nombreux surnoms attribués au Hezbollah par les combattants de l'opposition, le « Parti de Dieu » (*Hizb 'Allah*) devient par exemple le « Parti du Diable » (*Hizb Al Shaytan*). Ce virage sémantique à 180 degrés obéit à une logique plurielle : tout d'abord, il permet aux révolutionnaires de personnifier le mal auquel ils sont confrontés. À leurs yeux, le *Shaytan* incarne le mal absolu, celui qu'il faut combattre par impératif religieux et même humanitaire :
- Le Hezbollah, c'est l'ennemi. Ils participent aux combats, ils aident le régime [Nizâm], et ils tuent, comme le fait Bachar, en fait. Leur nom, c'est le parti de Dieu. Mais ils sont qui pour s'appeler comme ça ? Ils sont personne, ils sont l'ennemi, c'est l'ennemi, c'est pour ça qu'on l'appelle le parti du Diable.
- 23 Le parti de « Dieu » devient celui du « Diable » afin de délégitimer son appellation. C'est ce qu'explique Youssef Al Qaradawi dans une vidéo postée en mai 2013 sur le réseau social Youtube. Pour le prédicateur sunnite, le Hezbollah n'a aucun droit à porter le nom de « Dieu » car, en tuant des Musulmans, il ne fait en réalité que s'éloigner du divin¹⁹. Il peut donc légitimement être qualifié d'*alter ego* de Dieu, *Al Shaytan*. Le *leader*

du parti n'est d'ailleurs pas épargné par ce qualificatif car Nasrallah (littéralement, la « victoire de Dieu ») se transforme en *Nasr Al Shaytan* (et donc, la « victoire du Diable »).

- 24 Dans le discours de Qaradawi, la référence au diable n'est nullement surprenante et s'inscrit dans une certaine continuité. En effet, depuis le début de la guerre en Irak, on observe parmi les mouvements *salafi-djihadistes* une tendance à se déchaîner contre le Hezbollah et, de manière générale, contre le chiisme duodécimain²⁰. Hassan Nasrallah est d'ailleurs, depuis plusieurs années, l'une des cibles prioritaires des forums djihadistes, probablement du fait de sa popularité croissante parmi les populations sunnites, et ce notamment depuis la « victoire » de 2006²¹. Tour à tour, le *leader* du Hezbollah est qualifié de « traître » (*khâ'in*) ou de « juif » (*yahûd*), selon le degré d'antipathie exprimé. Dès lors, l'attribution du qualificatif de « *Shaytan* » à l'endroit du Hezbollah n'est pas originale et demeure enracinée dans les lectures et les pratiques discursives djihadistes. La nouveauté du conflit syrien est que, désormais, cette critique à forte connotation religieuse se retrouve chez une majorité de personnes n'entretenant aucun lien avec ces mouvements salafis.
- 25 Par exemple, un insurgé m'avouait qu'il s'agissait d'un simple « jeu de mot », une transformation linguistique qui se serait « imposée logiquement » en réponse à la participation des militants du parti aux exactions commises par le régime. D'après lui, ces atrocités sont telles qu'elles font référence au « surnaturel ». À ce titre, le parti chiite ou les militaires syriens ne sont désormais plus de simples combattants mais bien des structures « personnifiant le mal et dédiées au mal »²². Faisant face à une spirale de barbarie, les Syriens chercheraient alors une explication dans la rationalité religieuse, transformant la révolution en un combat entre le Bien (*khayr*) et le Mal (*shir*).

« Le camp de la liberté et le camp de la mort » : diffusion et politisation d'une rhétorique populaire anti-chiite

- 26 Depuis 2013, le discours populaire syrien sur le Hezbollah a progressivement glissé vers l'articulation de violents réquisitoires essentialistes contre les chiismes duodécimain et alaouite, généralement appuyés par des éléments d'histoire commune.
- 27 Par exemple, le souvenir de 2006 est régulièrement rappelé par les réfugiés. Lors de la guerre des « 33 jours »²³, plusieurs dizaines de milliers de Libanais avaient été « accueillis » en Syrie, la plupart du temps dans des habitations privées. Par ailleurs, le gouvernement syrien avait assuré l'approvisionnement et la logistique de la branche militaire du Hezbollah ; sans le soutien indéfectible de Damas, il est probable que l'issue de la guerre n'aurait pas été la même. Or, l'entrée en guerre du Hezbollah en Syrie a conduit de nombreux Syriens à effectuer un amalgame entre le mouvement politique chiite et ses sympathisants, rappelant les événements de 2006 :
- En 2006, les chiites sont venus chez nous. On les a accueillis, ma tante a hébergé une famille entière pendant toute la durée de la guerre. D'ailleurs, ils s'entendaient bien, il n'y avait pas de problèmes. Et maintenant, voilà comment ils nous remercient : en nous tuant ?
- 28 Dans l'approche de Shaheen, les Libanais chiites hébergés par sa tante sont invariablement les mêmes qui, aujourd'hui, soutiennent l'action militaire du Hezbollah en Syrie voire y participent directement alors qu'ils devraient être reconnaissants pour la bienveillance de l'été 2006. Il ne s'agit pas tant ici de dénoncer la participation du parti chiite aux combats avec l'ASL ou les milices islamistes, mais bien les conditions

d'accueil des réfugiés syriens de l'autre côté de la frontière, et d'effectuer un parallèle avec l'été 2006.

- 29 De plus, des vidéos d'actes inhumains et dégradants arrivent régulièrement aux yeux et aux oreilles des Syriens, entretenant l'idée d'une « cruauté » naturelle des Libanais chiites à l'égard des réfugiés installés dans la banlieue sud de Beyrouth. Par exemple, la vidéo du tatouage forcé d'un jeune Syrien par des *qabadayat*²⁴ de la Dahiyeh aurait véritablement marqué les esprits²⁵. De même, des réfugiés sont souvent pris à partie par des Libanais, renforçant le sentiment d'insécurité à la frontière et la perception d'une hostilité libanaise vis-à-vis de la présence syrienne.
- 30 Quant aux discours des élites politiques ou militaires de l'opposition dite « modérée », ces derniers se nourrissent d'une certaine forme d'ambiguïté sur le Hezbollah. En direct sur *Al Jazirah*, le colonel-docteur Abdel Hamid Zakaryah, alors porte-parole de l'État-major de l'ASL, est invité à réagir à un sondage de la chaîne révélant que, pour 72,9 % des interrogés²⁶, « le Hezbollah est devenu un ennemi aux yeux de la majorité des Arabes et des musulmans »²⁷ :

Le parti du Diable est perdu. Premièrement, je ne veux pas que qui que ce soit comprenne mes paroles comme étant une guerre confessionnelle ou idéologique. Mes paroles ne sont ici que pour rassembler [*yuhashidu*] contre les tueries [*qatala*], qu'elles concernent les sunnites, les chiites ou les alaouites. L'Iran et le Hezbollah ne représentent pas les chiites, mais ils représentent les tueries. [...] En Syrie, nous ne connaissons pas les confessions. Il n'y a que deux confessions en Syrie : ceux qui souhaitent la liberté et la dignité, et ceux qui sont dans le camp de la mort²⁸.

- 31 En apparence, le colonel Zakaryah se défend de tomber dans le piège confessionnel tendu par le régime. En dévitalisant l'enjeu « idéologique » des affrontements, puis en refusant l'amalgame entre le Hezbollah, l'Iran et le chiisme, ce porte-parole de l'ASL semble chercher à déconstruire le mythe populaire d'une oppression « chiite ». Néanmoins, ses propos introductifs font bien référence au djinn (*Hizb Al Shaytan*). Bien qu'apparemment rhétorique, ce raisonnement n'en est pas moins chargé de sens religieux, jouant sur l'opposition, largement véhiculée par l'imaginaire populaire, entre le « Bien » et le « Mal ». Plus largement, il joue sur la représentation répandue d'un antagonisme confessionnel entre sunnites et chiites.
- 32 Enfin, la distinction entre la confession de la liberté et celle de la mort est présentée comme politique, opposant deux catégories d'acteurs. En réalité, elle est hautement symbolique mais surtout particulièrement ambiguë. En empruntant au vocabulaire confessionnel (*Tâ'if*), le porte-parole s'autorise ici un référent très lourd, faisant implicitement écho à l'appartenance religieuse des acteurs pointés du doigt.

Au-delà du Hezbollah libanais : la dénonciation d'un « complot » chiite transnational

- 33 Dans la rhétorique de l'opposition syrienne, la projection de combattants chiites étrangers alimente par ailleurs la thèse d'un « complot » (*mu'amarah*), dont l'objectif serait de contrôler la Syrie et de déposséder cette dernière de son identité religieuse. Confrontés à l'homogénéité confessionnelle de leurs nouveaux occupants, les Syriens évoquent ainsi le « croissant chiite » comme cadre théorique du conflit. D'après Ibrahim,

Le conflit en Syrie, c'est une révolution qui s'est rattachée à un complot chiite. Regarde ce qui se passe : la Syrie n'appartient plus à elle-même, elle accueille toutes

les armées de la région. Tu as des Libanais du Hezbollah, des Iraniens, des miliciens irakiens. Et tous sont chiïtes. Ils ne veulent pas perdre la Syrie, pour eux c'est important. Derrière, c'est un grand projet perse pensé par [Nouri Al] Maliki, l'ayatollah [Khomeineï], et Nasrallah, lui c'est le pire de tous.

- 34 Le « projet perse »²⁹ (*al mashrû' al fârsî*) fait référence, comme l'évoque Legrain, « à la dynastie qui, au début du XVI^e siècle, imposa par la force le chiïsme duodécimain à l'Iran jusque-là sunnite »³⁰. En évoquant ce projet, l'imaginaire d'Ibrahim dénonce implicitement une entreprise visant à la conversion (*tadâkhul*) de la Syrie au chiïsme.
- 35 Or, si l'aspect religieux offre effectivement une grille de lecture secondaire, c'est avant tout dans sa représentation politique qu'il faut analyser ses propos. Quelques instants après cette affirmation sur le « projet perse », l'un des amis d'Ibrahim faisait remarquer que « le Hezbollah, l'Iran et la Russie » étaient en train de prendre le contrôle (*akhada al saytarah*) de l'appareil d'État syrien :
- Il est connu [*maarouf*] que l'armée syrienne ne contrôle plus rien. D'ailleurs, peut-être même que [Bachar el-]Assad lui-même ne donne plus d'ordre à personne. Partout, les Iraniens, les Russes et les *Hezbollahis* ont pris le contrôle des administrations. Chaque responsable politique alaouite a un conseiller qui lui dit quoi faire exactement. Quant à l'armée, elle ne fait plus rien, elle obéit aux ordres du Hezbollah et des Gardiens de la révolution, mais c'est tout. La Syrie a été entièrement vidée.
- 36 Dès lors, l'Armée syrienne ne « contrôlerait plus rien » tandis que le pays aurait été « vidé », pour satisfaire un complot iranien visant, à terme, à s'approprier l'intégralité de l'appareil politique syrien.
- 37 Ici, la théorie du complot offre un cadre rationnel à une situation perçue comme « unimaginable » (*mish maaqûl*), celle d'une Syrie exsangue, déchirée par l'horreur et la barbarie³¹, de part et d'autre. Les centaines de milliers de morts répondraient ainsi à une entreprise prédéfinie, celle d'un Iran cherchant à étendre le champ territorial de son empire. La guerre civile syrienne ne serait finalement pas le fruit d'un horrible cercle vicieux incontrôlable, mais bien d'une volonté affirmée de servir les intérêts du chiïsme global en établissant une connexion géographique et confessionnelle entre le Liban, la Syrie, l'Irak et l'Iran. En filigrane se dessine alors la théorie du « croissant » chiïte, cette « anxiété collective » (Thual, 2004) adoptée comme grille de lecture régionale par de nombreux acteurs politiques sunnites.
- 38 Au-delà des fantasmes complotistes, les craintes syriennes sont éminemment politiques. Lors d'un entretien croisé conduit au Liban, l'un des interrogés (libanais, de confession sunnite) ne manqua pas de rappeler – sur un ton humoristique mais empreint d'un certain sérieux – à son camarade syrien que, « comme eux, ils feraient face tôt ou tard à la chiïtisation [*tashayyu'*] » de la Syrie³², avant d'être désavoué par son interlocuteur. En effet, contrairement au Liban voisin où le chiïsme peut être perçu par d'autres confessions comme expansionniste, les Syriens interrogés ne redoutent pas d'être submergés démographiquement, eu égard à la conscience aiguë de leur écrasante supériorité numérique. À défaut, ces derniers craignent surtout que des systèmes sémiques étrangers (libanais, iraniens ou russes) puissent phagocyter l'appareil politique syrien.
- 39 Enfin, cette perception s'inscrit dans une logique prospective, celle de l'après-Bachar. « Si »³³ le pouvoir actuel parvenait à remporter la bataille sur le terrain, alors ce serait pour le peuple syrien une sorte de double peine : celle d'un régime baathiste résilient,

mais désormais vidé de sa substance décisionnelle et contrôlé par « les Perses » (*farsîyyin*).

« L'ennemi intime », un discours sur l'*alter ego* révolutionnaire

« *Tashbih* » : la révolution face aux « traîtres » et aux profiteurs de guerre

40 Dans les discours de l'opposition syrienne, la violente dénonciation du « complot » n'est pas uniquement tournée vers l'étranger, *a fortiori* chiite, mais également vers l'ennemi intime (*al 'udû al hamîm*), c'est-à-dire celui qui prétend défendre la même cause mais dont les moyens ou la finalité divergent. Par exemple, c'est notamment le cas du qualificatif « *tashbih* », c'est-à-dire la « shabihisation » ou, si l'on traduit littéralement, « le fait de devenir un fantôme ».

41 Le mot fait ici référence aux Chabihis, tristement célèbres depuis le début de la révolution. Gros bras gonflés à la testostérone et aux anabolisants³⁴, les Chabihis sont les hommes de main du régime « mafieux » de Bachar el-Assad, selon l'analogie de Filiu³⁵. *Qabadayat* des temps modernes, leur fidélité à la famille Assad ne fait aucun doute. À ce titre, en tant que catalyseurs des exactions civiles, ils demeurent profondément haïs par la population syrienne :

Ils sont présents depuis des dizaines d'années. Ils ont commencé leurs massacres sous Hafez, ont continué avec Bachar. Ils étaient là au début de la révolution ; à Damas, ils s'occupaient de dissuader les foules de se regrouper en distribuant des coups. Ils sont encore là maintenant, on en entendait parler, tout le temps, partout. Ils violent, tuent et massacrent. Ils sont pires que les miliciens [étrangers], qui eux répondent de leurs actions [à leur commandement], pire que les comités populaires qui ne sont que des gamins paumés, ils sont pires que tous car ils n'ont de compte à rendre à personne, absolument personne.

Alors, ils tuent, ils violent, ils frappent des enfants au nom de Bachar el-Assad.

42 Dans l'imaginaire national syrien, les Chabihis demeurent l'incarnation la plus abjecte du régime. La charge symbolique du terme « *tashbih* », dérivé de « *shabihis* », est donc particulièrement forte. En l'occurrence, pour de nombreux interlocuteurs, le terme ne désigne pas les partisans de Bachar el-Assad mais bien des acteurs issus des rangs de l'opposition. Le « *Tashbih* » est alors le profiteur de guerre ou, de manière plus générale, l'individu qui instrumentalise la révolution afin de servir ses intérêts personnels, qu'ils soient de nature politique ou économique.

43 C'est par exemple le cas du colonel Ahmed Fahd Naameh, dans la région de Deraa. Tué en novembre 2013 dans des combats, Naameh était considéré par de nombreux membres de l'opposition syrienne comme directement responsable de la perte de la ville de Khirbet Al Ghazaleh, reprise par l'armée syrienne en mai 2013. Dans une vidéo³⁶ diffusée sur Youtube le 7 juillet 2013, plusieurs officiers du « front sud » de l'ASL appellent à le traîner devant un tribunal, l'accusant de tous les maux : lié à « l'étranger », d'où il recevrait ses ordres, le colonel aurait coupé volontairement Khirbet Al Ghazaleh de la route d'approvisionnement utilisée par les révolutionnaires et « abandonné la ville, [...] entraînant la mort de dizaines de combattants ». Bien que ces accusations traduisent avant tout des tensions interpersonnelles, elles n'en sont pas

moins révélatrices du processus discursif visant à désigner, au sein même de la révolution, les ennemis de cette dernière.

- 44 Par ailleurs, les discours de l'opposition syrienne font également référence aux « traîtres » (*khâ'in*) de la révolution. Le terme, assez similaire au « tashbih » dans l'entreprise de dénonciation, contribue néanmoins à révéler la violence du second : alors que le traître désigne, au sens large, des éléments ayant détourné leur attention de la révolution (et notamment les « hauts gradés de l'armée syrienne qui avaient promis de désertre mais n'ont finalement pas quitté leur poste [ou encore] les pays occidentaux qui n'ont pas fourni d'aide en dépit de leurs déclarations »³⁷), le second groupe est plutôt inclusif et pointe du doigt des Syriens ayant activement participé à la révolution, mais s'étant appuyés sur elle afin de servir leurs intérêts (profiteurs de guerre). Il en est ainsi de Naameh qui aurait bloqué l'approvisionnement de la ville de Khirbet Al Ghazaleh ou d'acteurs révolutionnaires autoproclamés, se servant de leurs légitimités politiques ou familiales afin de détourner des fonds humanitaires.
- 45 Enfin, il est intéressant de constater que lorsque le danger ou la menace vient de l'intime, c'est-à-dire des acteurs de l'opposition eux-mêmes, le qualificatif s'en réfère presque automatiquement à l'oppresseur : celui qui trahit la révolution ou l'instrumentalise devient un *Shabiha* et rejoint symboliquement les rangs du régime. En détournant la révolution, il se transforme donc en « fantôme » de celle-ci.

« Les combattants du régime » : entre Abû Al Qa'qa' et Al-Qaïda, l'épouvantail des Djihadistes étrangers

- 46 À partir de 2012, l'opposition syrienne, sous-équipée et confrontée à d'importantes difficultés de financement, assiste à la montée en puissance de groupes djihadistes affiliés à Al-Qaïda. En quelques mois, plusieurs milliers³⁸ de combattants *takfiris* étrangers franchissent les frontières du *Bilâd Ash Shâm*³⁹ afin de mener le *Jihâd* aux côtés de groupes comme le Front Al Nosrah ou encore l'État islamique en Irak et au Levant (EIL), tous deux liés directement ou indirectement à Al-Qaïda. Très rapidement, ces groupes intégristes ont occupé une place majeure dans les représentations de l'opposition syrienne.
- 47 Pour Adel, 28 ans,
- Le Nosrah ou Al-Qaïda, ce ne sont pas des combattants syriens, ce sont des étrangers [*ghurabâ*]. La plupart ont été relâchés de prison au début de la crise, c'étaient d'anciens combattants du jihad en Irak, et ils étaient contrôlés par les services secrets syriens. De toute façon, tous les mecs de *Dawlah* que tu peux voir, ils sont liés au régime. Tu le vois bien, ils poursuivent les mêmes intérêts, ils font exploser des bombes dans des endroits où le régime a la souveraineté [*saytarah*], et ils tuent des Chrétiens pour détruire la Syrie, comme à Jaramana et Maaloula ! Ils ne combattent pas Bachar, ils aident Bachar, d'ailleurs regarde à Deir Ez Zor, ils lui vendent même le pétrole qu'ils contrôlent !
- 48 Depuis le début de la révolution, le régime syrien a veillé à assimiler les protestations civiles à une entreprise de démolition islamiste de la société. Les troubles de mars 2011 se sont ainsi transformés en « complot » des Frères musulmans, des salafistes ou de l'axe américano-israélo-saoudien afin de déstabiliser la nation syrienne. Parallèlement, il semble que le régime syrien a largement contribué à cette prophétie auto-réalisatrice en relâchant des dizaines de jihadistes syriens et étrangers, vétérans de la guerre d'Irak, et jusqu'alors emprisonnés en Syrie. Bernard Rougier, cité par Romain Caillet⁴⁰,

évoque l'exemple d'Abû Al Qa'qa', djihadiste formé et contrôlé par les services secrets syriens, et qui fut assassiné en 2007 à Alep. D'autres précédents abondent dans ce sens et laissent penser que dans les premiers mois de la révolution, les services secrets syriens ont favorisé l'essor du phénomène djihadiste, avant que ce dernier ne leur échappe totalement.

- 49 Puis, Adel évoque Jaramana, ville de la banlieue damascène, située à une dizaine de kilomètres du quartier des Omeyyades. Habité par une majorité de Druzes et de Chrétiens, le petit bourg est un point stratégique car il permet d'accéder aux environs de Bab Sharqi, en plein cœur du quartier historique de Damas⁴¹. Depuis le début du conflit, Jaramana a été solidement tenue par les forces d'élite du régime, appuyées par des corps de « volontaires » des comités populaires⁴², présents par milliers. L'ASL n'a, jusqu'à maintenant, jamais réussi à y pénétrer malgré ses tentatives répétées. Or, à plusieurs reprises en 2012 et 2013, la ville a été touchée par de violents attentats et notamment le 28 novembre 2012 : ce jour-là, une quadruple explosion simultanée tue plusieurs dizaines de personnes, en blessant des centaines d'autres. Régulièrement, des voitures piégées explosent dans ce quartier, tuant des populations de confession druze ou chrétienne. L'analyse de ces actes terroristes par Leverrier laisse penser que, malgré les accusations du régime contre des commanditaires *takfiris*, ce sont bien les « services » eux-mêmes qui sont à l'origine de ces explosions⁴³.
- 50 L'autre ville évoquée est Maaloula : cité historique chrétienne, classée au patrimoine mondial de l'UNESCO, elle abrite les derniers locuteurs de la langue araméenne. Située à 55 kilomètres de la capitale syrienne, elle est depuis l'été 2013 le théâtre d'affrontements violents entre des milices identifiées comme appartenant à Al-Qaïda et l'armée syrienne. Tour à tour, les deux belligérants gagnent puis perdent le terrain conquis la veille. À l'heure actuelle, 2 000 Chrétiens auraient quitté la ville tandis que l'église de Mar Takla aurait été détruite par les djihadistes. Ces derniers auraient également pris en otages 18 sœurs, en décembre 2013⁴⁴.
- 51 Bien que les situations des deux villes ne soient pas comparables (Jaramana est aux mains du régime tandis que ce dernier perd du terrain⁴⁵ à Maaloula), Adel effectue un parallèle entre deux dynamiques perçues comme délétères à l'opposition syrienne : à Jaramana, les attentats visant explicitement les communautés chrétiennes et druzes contribueraient à la confessionnalisation du conflit, détournant le bourg du chemin révolutionnaire. Quant à Maaloula, bien que les djihadistes y combattent l'armée syrienne, ils se tromperaient de cible en amalgamant les populations locales (chrétiennes) au régime, renforçant ainsi le sentiment obsidional des habitants de Maaloula, jugés *a priori* « favorables » à Bachar el-Assad.
- 52 Or, derrière ces deux mouvements se cacherait en réalité une collusion formelle, voire un lien direct, entre le régime et les groupes djihadistes. Ce sont bien ces derniers (JAN ou Al-Qaïda) qui organiseraient des attentats en tant que *proxies* du gouvernement afin d'entretenir la rhétorique autoréalisatrice du parti Baath, celle d'un projet islamiste visant à favoriser et à confessionnaliser un conflit civil. Par ailleurs, des éléments empiriques viendraient appuyer ces théories : comment Al-Qaïda pourrait-il franchir le blocus imposé par les comités populaires à la ville de Jaramana, sans recevoir d'assistance du régime ? Ou encore, selon Ibrahim,

Je vais t'expliquer pourquoi Maaloula est attaquée par l'EIL, mais surtout pourquoi derrière tout ça il y a le régime. Cette ville n'a aucun intérêt stratégique, juste symbolique, il y a des Chrétiens et c'est vrai qu'ils sont proches du régime. En

attaquant cette ville, cela fait coup double pour l'armée assadiste : elle contribue à alimenter l'idée que c'est une révolution salafie aux yeux de l'Occident [*gharb*], ça terrorise les chrétiens qui maintenant ont peur des sunnites mais en plus même si la ville est prise, cela ne change rien pour le régime. Ils s'attaquent à une position qui en fait n'a aucun intérêt. Je me dis que soit l'EIL est vraiment idiote, soit derrière tout cela il y a le régime. Il n'y a pas de doutes [*ma fī shukūk*].

- 53 Dès lors, ce sont des raisons militaires, d'ordre rationnel, qui expliqueraient les liens entre les djihadistes et le régime syrien : alors que l'ASL « travaille » (*ishteghal*) sur des objectifs stratégiques censés assurer à terme la victoire de l'opposition sur le terrain, les mouvements comme l'EIL concentreraient leurs efforts sur des points symboliques, à l'instar de la ville chrétienne de Maaloula, isolée, loin de la capitale. Cette perception du « travail de terrain » (*aamal maydani*) appuierait la théorie d'un lien occulte entre le JAN, Al-Qaïda et le régime syrien. En effet, en attaquant des villes comme Maaloula, les djihadistes feraient en quelque sorte d'une pierre deux coups : d'une part, leurs assauts ne mettraient pas en danger l'armée « d'occupation » et, d'autre part, cela nuirait à l'image domestique et internationale de l'opposition armée, réduite par les observateurs aux violences des mouvements intégristes et à leurs actes symboliques.
- 54 Pour certains, les djihadistes sont même les « collaborateurs » (*umalā'*) du régime. L'utilisation du qualificatif « amīl' » est ici chargée d'un puissant symbole car ce dernier est une référence implicite aux « 'umalā' 'Isrā'īl », collaborateurs ou supplétifs d'Israël lors de l'occupation du Liban-Sud⁴⁶. Depuis cette époque, le terme s'est probablement construit une place dans l'imaginaire régional et son recyclage par l'opposition pour désigner les djihadistes implantés en Syrie permet de mesurer l'inimitié profonde de l'opposition « historique » pour les « étrangers » et autres combattants détournant le message révolutionnaire.
- 55 Néanmoins, cette antipathie profonde trouve ses limites dans l'évaluation du potentiel purement tactique des djihadistes. Adel le résume en quelques mots, « ils sont vraiment très bons ». Aux yeux des révolutionnaires, l'efficacité structurelle des « intégristes » (*mutaasibīn*) n'est guère contestable, comme le rappelle Ahmed :
- C'est tout le dilemme. Pour moi, ils ne servent que les intérêts de Bachar mais c'est vrai qu'ils sont très bons. Ils n'ont pas peur de mourir, alors ça donne des scènes incroyables où ils sont prêts à sacrifier plusieurs combattants pour qu'une opération réussisse. Et si elle échoue, ils recommencent. Vraiment, ils n'ont pas peur.
- 56 Sur l'aspect strictement opérationnel, l'ensemble des interrogés partage ainsi la même approche et souligne le caractère « efficace » des mouvements djihadistes *takfiris*. Si l'ASL est régulièrement mise en difficulté face à l'armée du régime ou à ses supplétifs étrangers⁴⁷, Al-Qaïda et le JAN marquent les esprits par des opérations spectaculaires, eu égard notamment au mode opératoire caractéristique des mouvements djihadistes, l'attentat-suicide⁴⁸.
- 57 Or, cette efficacité induit naturellement une frustration de la part des combattants de l'ASL, qui se perçoivent comme « perdants » au sein d'une compétition implicite pour la légitimité militaire sur le terrain. En effet, les échecs de l'opposition militaire historique et la spirale de la violence contribueraient à grossir les rangs des mouvements djihadistes⁴⁹. Par ailleurs, c'est bien le mode opératoire qui est vivement dénoncé, les opérations suicides (*aamaliyat intihariyah*) sapant les efforts de l'ASL à construire une image de guérilla « modérée ».

- 58 En conclusion, on peut noter que selon un mécanisme empruntant à la représentation du Hezbollah et à celle du *Tashbih*, l'ennemi intérieur, même s'il se bat dans la même direction, est assimilé à l'oppresseur et dénoncé comme un élément de la théorie du complot. Émanations supposées du régime syrien, Al-Qaïda ou le JAN se battraient donc directement ou indirectement pour Bachar el-Assad et donc, en filigrane, pour les intérêts chiites et iraniens. Par cette construction du discours, les djihadistes sunnites serviraient en réalité les intérêts de l'Iran chiite et de son *proxy*, le Hezbollah.

NOTES

1. L'Orient-Le Jour, « #Halech : une campagne sur Twitter contre Daech et le Hezbollah », 20 février 2014.
2. En référence à Judith Palmer Harik, *Le Hezbollah. Le nouveau visage du terrorisme*, Paris, ViaMedias, 2006, trad. française de *Hezbollah : the changing face of terrorism*, Londres, I.B. Tauris, 2004.
3. Par « opposition », on entend ici les acteurs politiques ou armés se réclamant de la Coalition nationale syrienne (CNS) ou, plus généralement, combattants et civils appelant au départ de Bachar el-Assad.
4. Par souci de sécurité et d'économie de caractères, les noms et dates ne sont pas précisés.
5. Les comités locaux de coordination (CLC), « [animateurs de la] contestation sur une base locale et décentralisée », publient quotidiennement sur les réseaux sociaux des centaines de vidéos tournées sur le territoire syrien.
6. « La Syrie occupée ».
7. Press TV Iran, « Sayyed Hassan Nasrallah (HA) - Speech - Saturday, May 25, 2013 », Youtube, en ligne sur <https://www.youtube.com/watch?v=wHHnYwr2044>.
8. Hassan Nasrallah est, depuis 1992, secrétaire général du Hezbollah.
9. Al Qoussayr, qui compte quelques milliers d'habitants, est situé dans la campagne (*rîf*) de Homs et constitue un « continuum régional » avec la région libanaise de Hermel. Carrefour socioéconomique et agropastoral entre la Syrie et le Liban, le bourg connecte Damas au littoral méditerranéen et représente, à ce titre, une pièce maîtresse dans le circuit d'approvisionnement du Hezbollah et du régime, ainsi qu'un objectif prioritaire de l'opposition syrienne.
10. La ville était alors tenue par l'ASL (Armée syrienne libre) ainsi que par des éléments du *Jubhat Al Nuṣrah* (ci-après, JAN) et d'autres formations islamistes.
11. Al Jazeera, « Liqâ' Al Yûm - Hâdî Al 'Abd Âllah... Ma'arakat Quṣaîr », Youtube, 6 juillet 2013, en ligne sur <https://www.youtube.com/watch?v=kTIBH2nTlos>.
12. C'est-à-dire, probablement, Moscou, Téhéran et la direction du Hezbollah.
13. Ahmed Mohamid, « Fîdîyû khaîr min khilâlihi Hizb 'âllah ya'lanu 'ân Madînatu Quṣayr Madînat Shi'iah », Youtube, 9 juin 2013, http://www.youtube.com/watch?v=-ATVb_sfAdg.
14. L'imam Hussein est le petit-fils de Mahomet. Troisième imam de la dynastie chiite (après Ali et Hassan), il fut tué à Kerbala le 10 octobre 680 par les troupes d'Ibn Ziyâd. Chaque année, lors de la cérémonie d'Achoura, les chiites commémorent son martyre.
15. Lire, à ce titre, Ibrahim al-Amin, « Hezbollah's Role in Syria », Al-Akhbar, 22 mars 2013, en ligne sur : <http://english.al-akhbar.com/content/hezbollah's-role-syria>.
16. La force Al Qods est le « service action » (Rodier, 2013) des gardiens de la révolution.

17. Akhbâr Al 'Ân, « Şûr hasala 'alîhâ 'âl 'ân min Liwâ' Dawûd tazhuru çubâtân 'îrânîyyîn yudaîrûna 'amaliyât bi-'îdlib », en ligne sur <http://www.youtube.com/watch?v=AB2CXDIgRg>.
18. NGC Blog, « Shiite Foreign Fighters in Syria : Facts, Narratives and Regional Impact », 24 janvier 2014.
19. « Al-Muqta' Al-A'nif fi khiṭbati Al-Jam'ah lilShaykh Al Qarḍâwî yuṣifu Ḥizb 'Āllah bi Ḥizbi Al-Shayṭân », Youtube, 31 mai 2013, en ligne sur <http://www.youtube.com/watch?v=J-npCduuHNw>.
20. Reuven Paz, « Hizballah or Hizb al-Shaytan ? Recent Jihadi-Salafi Attacks against the Shiite Group », *Gloria Papers*, vol. 2, n° 1, février 2004, consulté en ligne le 25 mars 2014 sur http://www.e-prism.org/images/PRISM_no_1_vol_2_-_Hizbullah_or_Hizb_al-Shaytan.pdf.
21. Cette popularité s'est effondrée consécutivement au début de la guerre civile syrienne.
22. Gérard Messadié, *Histoire générale du Diable*, Paris, Robert Laffont, 1993.
23. Sur la guerre de 2006, lire Franck Mermier et Elizabeth Picard, *Liban, une guerre de 33 jours*, Paris, La Découverte, coll. « Cahiers libres », 2007.
24. L'expression désigne des petits voyous, ou des hommes de main.
25. International Crisis Group, « A Precarious Balancing Act : Lebanon and the Syrian conflict », *Middle East Report*, n° 132, 22 novembre 2012, p. 27.
26. La chaîne affirme que 627 921 visiteurs uniques auraient répondu à ce sondage sur Internet.
27. Al-Ītijâh Al-Ma'âkis, « Tadhkhal Ḥizb 'Āllah fi Suriyâ », Youtube, en ligne sur <http://www.youtube.com/watch?v=KWL87OUWRmA>.
28. *Ibid.*
29. Plusieurs interviewés évoquent également le « projet safavide » (*Al-Mashrû' al-safawî*) et qualifient les conseillers iraniens des Pasdarans de « Perses ».
30. Jean-François Legrain, « La menace chiite en Palestine, entre phobies et propagandes », *Ism-France.org*, 12 octobre 2009, <http://www.ism-france.org/analyses/La-menace-chiite-en-Palestine-entre-phobies-et-propagandes-article-12832>.
31. Le titre de l'ouvrage de Michel Seurat, *L'État de barbarie*, Paris, PUF, 2012 (réédition de 1989), trouve encore une fois ici son sens profond.
32. La remarque fait référence aux accusations d'« évangélisation » (*tabshîr*) du Liban portée à l'encontre du mouvement chiite, et dont Nasrallah dut à plusieurs reprises se défendre lors de discours officiels, généralement en assénant une blague (*nokteh*), marque de fabrique discursive du leader du parti chiite ; voir à ce titre « Nasrallah on Interfaith Conversions », Youtube, 28 septembre 2007, en ligne sur <http://www.youtube.com/watch?v=BSGqkFv5JZ0>.
33. « Iza ! », me répète l'interviewé à plusieurs reprises.
34. Leurs photos, rendues publiques sur Internet, déclenchent des torrents d'insultes et de moqueries sur les réseaux sociaux syriens.
35. Jean-Pierre Filiu, *Le nouveau Moyen-Orient : les peuples à l'heure de la Révolution syrienne*, Paris, Fayard, 2012.
36. Orient-News, « Qarâr bi'azli wa Maḥâkamah Al-'Aqîd 'Āḥmad Fahd Al-Na'mah », Youtube, en ligne sur <http://www.youtube.com/watch?v=UGgn4yvEXoQ>.
37. Luc Mathieu, « Syrie : "Nous n'aurions pas dû croire en cette révolution" », *Libération*, 13 décembre 2013.
38. Probablement entre 6 000 et 10 000.
39. « Pays de Châm », c'est-à-dire un espace géographique comprenant la Syrie, le Liban, la Jordanie et la Palestine.
40. François Burgat et Romain Caillet, « Une guérilla islamiste ? Typologie idéologique de la révolte armée », dans François Burgat et Bruno Paoli (éd.), *Pas de printemps pour la Syrie : les clés pour comprendre les acteurs et les défis de la crise (2011-2013)*, Paris, La Découverte, 2013, p. 55-83, [En ligne] <http://iremam.hypotheses.org/3369>.
41. François d'Alançon, « À Jaramana, en Syrie, l'esprit civique résiste à la guerre », *La Croix*, 13 juin 2013.

42. Les comités populaires sont des miliciens du régime, recrutés parmi les couches les plus défavorisées de la Syrie.
43. Ignace Leverrier, « Syrie. Qui veut “terroriser” les habitants de Jaramana ? (1/2) », LeMonde.fr, blog, 10 décembre 2012.
44. Georges Malbrunot, « Syrie : les islamistes reprennent Maaloula », *Le Figaro*, 3 décembre 2013.
45. À l'heure où cet article est écrit, c'est-à-dire en janvier 2014.
46. Entre 1976 et 2000, Israël s'appuyait sur l'ALS (Armée du Liban-Sud), composée majoritairement de miliciens chrétiens et d'éléments chiites.
47. De manière générale, ces difficultés s'expliquent par le manque de financements et l'absence totale d'armes lourdes.
48. Aron Lund, « Syrie : les islamistes conquièrent la rébellion », *Alternatives internationales*, n° 57, décembre 2012, consulté en ligne le 30 août 2014 sur http://www.alternatives-economiques.fr/syrie--les-islamistes-conquierent-la-rebellion_fr_art_1180_61574.html.
49. Mona Mahmood et Ian Black, « Free Syrian Army rebels defect to Islamist group Jabhat al-Nusra », *The Guardian*, 8 mai 2013.

RÉSUMÉS

Depuis la fin de l'année 2012, la révolution syrienne est confrontée à l'arrivée massive de combattants chiites, projetés d'Irak, d'Iran ou du Liban afin de soutenir militairement le régime de Bachar el-Assad. Au sein de l'opposition, cet afflux de mercenaires étrangers s'est traduit par la construction populaire d'une rhétorique confessionnelle, dénonçant la « menace » ou le « danger » chiite pesant désormais sur le pays.

En s'appuyant sur les méthodes d'analyse discursive, l'objectif de cet article est d'examiner les représentations collectives de ces soldats issus des rangs du Hezbollah ou des *Pasdarans* iraniens, mais également de comprendre le réveil des dynamiques identitaires et confessionnelles désormais à l'œuvre en Syrie.

Since the end of 2012, the Syrian revolution faces an influx of Shiite fighters sent from Iraq, Iran and Lebanon to fight alongside the military regime of Bashar al-Assad. Among the Syrian opposition, the involvement of foreign mercenaries in the conflict led to the construction of a sectarian rhetoric, denouncing the “Shiite threat” now weighing on the country.

By analysing popular and political discourses, this paper aims to examine some collective representations of these *Hizballah* or *Pasdaran* soldiers but also to understand the awakening of sectarian dynamics and Sunni-Shia tensions in contemporary Syria.

INDEX

Mots-clés : Hezbollah, Al-Qaïda, guerre civile, Syrie, Liban, Iran, Israël, Nasrallah, jihadisme, terrorisme, chiisme, réfugiés, EIIL

Keywords : Hizballah, Al Qaeda, Civil War, Syria, Lebanon, Israel, Nasrallah, Jihadism, Terrorism, Shia, Refugees, ISIS

AUTEUR

MATTHIEU CIMINO

Matthieu Cimino est historien et politologue, spécialiste des relations entre Israël, le Liban et la Syrie. Docteur en science politique de l'Institut d'études politiques de Paris (Relations internationales, 2013) et du Collège de France, sa thèse portait sur la dispute territoriale des fermes de Chebaa. Il est actuellement enseignant au collège universitaire de Sciences Po et docteur associé au CERI. matthieu.cimino@sciences-po.org